



HAL
open science

Pactes d'intimité: Catherine Pozzi et Helen Hessel

Françoise Simonet-Tenant

► **To cite this version:**

Françoise Simonet-Tenant. Pactes d'intimité: Catherine Pozzi et Helen Hessel. Épistolaire. Revue de l'A.I.R.E., 2007, 33, pp.193-206. halshs-00650043

HAL Id: halshs-00650043

<https://shs.hal.science/halshs-00650043>

Submitted on 9 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pactes d'intimité (Catherine Pozzi, Helen Hessel)

« Ils se sont aimés, ils se sont haïs, et ils n'ont pas vieilli ensemble¹. » Ce résumé lapidaire pourrait convenir aussi bien à Catherine Pozzi et à Paul Valéry qu'à Helen Hessel et Henri-Pierre Roché. Pourquoi rapprocher ces deux cas ? Outre leur contemporanéité, ils mettent tous les deux en scène une relation passionnée qui s'abîmera dans le désespoir et la violence, où l'écriture joue un rôle central par la voie des journaux et des correspondances. Les différents protagonistes écrivent ce qu'ils vivent, vivent en écrivant, et peut-être ne vivent que d'écrire. Leurs textes, « poé-vie » miraculeuse, réalisent la forme fragile qui se tient sur la frontière entre l'expérience existentielle et l'écriture.

Catherine Pozzi, née en 1882, élevée dans le tout-Paris aristocratique et bourgeois de la fin du siècle dernier, est l'auteur de quelques poèmes remarquables, d'une nouvelle épistolaire et autobiographique, *Agnès*, d'un traité resté inachevé, mi-poétique, mi-scientifique, *Peau d'Ame* et d'un vaste *Journal* qu'elle tient jusqu'à sa mort en 1934. En 1920, elle a noué avec Paul Valéry une relation passionnelle et intellectuelle, aussi riche que dévastatrice. Dans son *Journal* sont consignées les étapes de cette relation, et une abondante correspondance est échangée entre les deux amants. En janvier 1928, Catherine Pozzi rompt avec Paul Valéry, renonce à leur implacable lutte épistolaire, à « ces lettres qui ressemblent à un combat après la mort de désincarnés indomptables² » pour s'enfermer dans le silence du *Journal* dépossédé de son destinataire privilégié, prison de l'échec amoureux.

Dans le roman *Jules et Jim*, publié en 1953, popularisé par le film de François Truffaut (1961), Henri-Pierre Roché transpose l'histoire de son amitié pour l'écrivain allemand Franz Hessel et de sa passion pour Helen Hessel, amour tourmenté qui dure treize ans et se termine tragiquement en 1933. Helen Grund (1886-1982), née à Berlin, est venue à Paris en 1912 pour travailler dans l'atelier de Maurice Denis. Au Café du Dôme, elle fait la connaissance de l'écrivain allemand, Franz Hessel (1880-1941). Ce dernier s'éprend d'Helen, la présente à son ami très cher, Henri-Pierre Roché, « collectionneur de conquêtes féminines autant que d'œuvres d'art³ ». En 1913, Franz et Helen se marient à Berlin. Leur premier fils naît à Genève en juillet 1914. En août 1914, la guerre éclate, Hessel s'engage. 1918 : la guerre a profondément changé Franz Hessel, et le couple se défait. Dès l'automne

¹ Vincent Kaufmann, « Un amour de Valéry », *Critique*, p. 883.

² Catherine Pozzi, *Journal 1913-1934*, Paris, [Claire Paulhan, 1997], Phébus libretto, 2005, p. 252 (18 février 1922).

³ Henri-Pierre Roché, *Carnets*, 1920-1921, André Dimanche Éditeur, 1990, p. XXVII.

1919, Helen quitte Franz et ses enfants pour aller travailler dans une exploitation agricole. Franz s'installe seul avec ses enfants à Hohenschäftlarn, petit village non loin de Munich. À cette époque, la correspondance entre Hessel et Roché reprend. En mars 1920, Hessel invite Roché à lui rendre visite. En mai, Helen retourne sinon à la vie conjugale, au moins au domicile familial. En août Roché arrive à Hohenschäftlarn. Très vite une relation passionnelle se noue, sous le regard compréhensif de Franz, entre Helen et Pierre. Helen, enceinte, avorte le 30 septembre 1920 : l'idée quasi-obsessionnelle d'avoir un fils va alors devenir un des enjeux de leur relation. Une première séparation des amants – Roché revient à Paris d'octobre 1920 à février 1921 – donne lieu à une correspondance active et à la réalisation d'un projet suscité par Roché. Ce dernier, diariste acharné qui n'a cessé de 1902 à avril 1959, de remplir de petits agendas de poche⁴, demande à Helen de rédiger un journal ou plus exactement un récit rétrospectif daté, jour après jour de leur histoire d'amour. Helen s'exécute : elle rédige en trois langues (anglais, français, allemand⁵), entre octobre 1920 et février 1921, un journal rétrospectif qui couvre la période de juillet à octobre 1920 et elle commente dans ses lettres la rédaction de ce journal.

Nous nous intéresserons ici seulement aux pactes diaristiques et épistolaires qui lient les protagonistes, et nous nous demanderons dans quelle mesure on peut aller jusqu'à parler d'un « pacte d'intimité ».

Pactes diaristiques et épistolaires

Le *Journal* de Catherine Pozzi : la modification des engagements

La reprise par Catherine Pozzi en 1913 de son *Journal* à l'âge adulte (alors qu'elle avait délaissé son journal d'adolescence depuis plus de six ans) répond à une détresse physique et morale. Elle se trouve confrontée à l'échec total de son couple (mariage en 1909, qui s'est vite avéré désastreux, suivi d'une tentative de suicide en 1910) et à la maladie (dès 1912, elle ressent les premières atteintes de la tuberculose qui l'emportera en 1934). L'éloignement des deux époux et la solitude croissante de Catherine favorisent le retour à l'écriture journalière : « la chambre à côté [...] est libre d'Edouard », note la diariste à la première page de son journal. La solitude a pour avers l'indépendance et la disposition d'un espace de silence et de recueillement, propice à l'écriture. Dès la première entrée de son *Journal*, Catherine Pozzi réfléchit sur sa fonction et sa destination.

Il y a deux systèmes :

- a) Tout raconter comme s'il fallait mettre un lecteur au courant de « ce qui s'est passé avant » pour l'intéresser aux personnages.
- b) Ne dire algébriquement que ce dont j'ai besoin pour mon état des lieux.

⁴ *Ibid.*, p. XXXI : « Henri-Pierre Roché n'a cessé, jour après jour, année après année, de noircir de sa petite écriture ses minuscules agendas de poche qu'il transcrit et développe ensuite, avec une écriture beaucoup plus aérée et formée, dans de grands Date Books anglais cartonnés. »

⁵ Dans l'édition sur laquelle nous avons travaillé, « le texte français et les mots étrangers non traduits sont en caractère romain. Les italiques marquent les mots ou les passages rédigés en anglais ou en allemand et traduits. » (*Journal d'Helen*, André Dimanche Éditeur, p. 3)

Second parti adopté ; pas de lecteurs ni en vue ni que mon caractère descende à désirer. Ceci est une œuvre utilitaire, mono-utilitaire⁶.

La diariste n'est tenue à aucun éclaircissement contextuel puisque le journal apparaît auto-destiné. Ce premier engagement pris dans une solitude orgueilleuse va être remis en cause par les aléas de l'existence et des rencontres.

Le 17 juin 1920, Catherine Pozzi rencontre Paul Valéry, et ce qui devait être simple dîner mondain se transforme pour ces deux êtres en une commotion intellectuelle, spirituelle et sensuelle étonnante. Dès la fin du mois de juillet, ils sont liés par un attachement passionnel aussi intense qu'exigeant. Pour Catherine Pozzi, l'amour implique un absolu d'union totale : « Et moi, je n'ai jamais envisagé que je pourrais me donner autrement, de ces membres faits d'âme, que de tout l'esprit⁷. » Aussi se livre-t-elle en mots au moment même où elle s'abandonne en corps et en esprit : elle envoie à Valéry les cahiers contemporains de leur rencontre. Elle l'appelle ainsi à se glisser en son intimité de papier pour qu'il revive par ses yeux leur aventure : "Je vous laisse ces cahiers. Les premiers vous feront mal. Celui-ci, même... Et pourtant, ô mon corps d'esprit, ô toi tout l'accomplissement de ma force, mon cher, radieux malheur, si vous savez lire, vous n'y verrez que votre être"⁸. La fonction mono-utilitaire du journal semble bien oubliée, et les engagements sont autres désormais. C'est Valéry lui-même qui va donner une étrange consigne d'écriture à la diariste. En décembre 1920, il lui offre un cahier de cuir vert muni d'un fermoir et il lui demande de copier sur le recto de la première page un texte par lui composé :

Ceci m'a été donné par Quelqu'un pour que j'y inscrive celles de mes pensées qui préfèrent d'être sous clé ; entr'elles, quelques unes qui regardent quelqu'un ; et parmi celles-ci, les plus dures, les plus humiliantes pour lui. Nous avons échangé la connaissance contre la passion, et dès lors je l'ai connu trop bien, et il m'a aimée bien trop.

Mais je n'en ferai qu'à ma tête, et j'écrirai ici ce qui me plaira. Ou pire encore !...⁹

Catherine Pozzi va suivre cette consigne au-delà sans doute du vœu de son auteur. En mai 1921, elle prête à Valéry le cahier vert à fermoir auquel elle a donné des titres significatifs : "Histoire de l'homme sans âme", "Histoire pour avoir du chagrin". Elle ne manque pas de consigner dans le cahier rendu la réaction du lecteur blessé :

Quand vous êtes revenu hier, portant ce cahier, pâle et les yeux pleins de larmes, et disant que ces mots ne pouvaient rien changer à ce que vous m'aimiez, j'ai senti avec une admiration, une tendresse et une horreur de moi désespérée, qu'il fallait m'agenouiller devant vous et demander pardon¹⁰.

L'usage épistolaire implacable du journal n'exclut pas l'échange entre les deux amants d'une abondante correspondance.

Les « poèmes postaux ¹¹ »

⁶ Catherine Pozzi, *Journal, op. cit.*, p. 25-26 (22 janvier 1913).

⁷ *Ibid.*, p. 178 (25 mars 1921).

⁸ *Ibid.*, p. 151 (27 octobre 1920).

⁹ Catherine Pozzi, Paul Valéry, *La flamme et la cendre, Correspondance*, Gallimard, 2006, p. 123.

¹⁰ Catherine Pozzi, *Journal, op. cit.*, p. 196 (18 mai 1921).

¹¹ Catherine Pozzi, *La flamme et la cendre, op. cit.*, p. 528 (22 février 1923).

Catherine Pozzi et Paul Valéry furent des épistoliers acharnés.

[...] il a été brûlé, tant dans une cheminée d'une pièce au rez-de-chaussée que dans les foyers du chauffage central de l'immeuble sis à Paris 47 avenue d'Iéna : neuf cent cinquante-six lettres, dessins et photos provenant de Monsieur Paul Valéry et trois cent quatre-vingts lettres émanant de Madame Pozzi¹².

Ce procès-verbal dressé par Pierre Joubert, notaire de Catherine Pozzi, rend compte de l'exécution du vœu de l'épistolière qui a décrété, par testament en 1929, l'anéantissement de cette correspondance. Une petite partie a néanmoins été épargnée par chance, par négligence ou à dessein : deux cents lettres de Catherine Pozzi, une centaine de Paul Valéry, remontant pour la plupart à la période 1920-1924, sont désormais accessibles grâce à l'édition récente qu'en a faite le biographe de Catherine Pozzi, Lawrence Joseph.

Dès septembre 1920, la correspondance occupe dans la liaison de Catherine Pozzi et Paul Valéry une place centrale : au détour de missives pozziennes sont données certaines dispositions du contrat épistolaire. Très vite, elle propose à son correspondant un modèle de lettre : « Il y a un système qui est très bon : c'est d'écrire en plusieurs fois, à des temps différents du jour¹³. » Elle-même met en application dans ses lettres souvent longues cette suggestion, et la fragmentation du temps de l'énonciation rapproche la lettre de la forme journalistique.

Il s'agit également d'écrire régulièrement et fréquemment. « Règle générale : j'écrirai Dimanche matin et Jeudi matin. Vous pouvez m'écrire 14 Avenue Assas et télégraphier avec absolue liberté¹⁴. » La fréquence de leurs missives et les aléas toujours possibles de la poste conduisent Catherine Pozzi à proposer à son correspondant une numérotation interne à l'échange qui viendrait relayer le calendrier : « Voulez-vous que nous numérotions lettres, si tu crains perdre ? J'en ai eu 5 de toi et t'en ai écrit : 3 du train et (avec celle-ci) 4 ici. Celle d'après, marquerai 8¹⁵. » Mentionner dans son journal la régularité de leur échange épistolaire est une façon pour la diariste de se persuader de la pérennité des liens qui les unissent. Les allusions extrêmement fréquentes aux lettres dans le *Journal* permettent d'imaginer sans peine quels épistoliers ils étaient et quelle production fut la leur :

Comme je rentrais, la concierge me remet la petite lettre-télégramme, et dans la même enveloppe, l'essai-note de phys-math. J'y réponds le soir, rue de Longchamp, après dîner, non point comme vous aimez que j'écrive !

Mercredi matin, téléphone : vous êtes exaspéré par le style de la veille que vous venez de recevoir. [...] D'où re-style, et 4 pages, que je porte chez vous en passant¹⁶.

Le revers du pacte de régularité est les affres de l'attente quand la lettre n'arrive pas. "Vous m'avez écrit tous les jours sauf un jour. Et puis, vous n'avez écrit avant-hier, ni hier. Vous êtes capable de n'avoir pas écrit aujourd'hui"¹⁷. Les cahiers intimes, compagnons de l'attente irritée, sont aussi ceux de

¹² Catherine Pozzi, Paul Valéry, *La flamme et la cendre*, op. cit., p. 23.

¹³ Catherine Pozzi, *La flamme et la cendre*, op. cit., p. 69 (22 octobre 1920).

¹⁴ *Ibid.*, p. 41 (11 octobre 1920).

¹⁵ *Ibid.*, p. 54 (16 octobre 1920).

¹⁶ Catherine Pozzi, *Journal*, op. cit., p. 166-167 (20 janvier 1921).

¹⁷ *Ibid.*, p. 151 (19 octobre 1920).

l'angoisse ; la missive absente entraîne irrésistiblement l'image de la disparition de l'autre : "Midi. Rien au courrier. Il n'a pas écrit depuis vendredi. Jamais, il n'a passé si longtemps sans écrire. Je me suis déjà demandé ce que je ferais, si j'irais, s'il était mourant"¹⁸. Le journal devient alors l'exutoire de l'épistolière en détresse.

Consciente de l'arme qu'est le silence épistolaire, Catherine Pozzi n'hésite pas à y recourir quand la relation avec Paul Valéry s'ennuie. En automne 1921, lors d'une des premières crises qui ébranle sérieusement leur relation, elle s'essaie à une rupture temporaire du pacte épistolaire, imposant et opposant à l'amant le silence. Paul Valéry répond par le désespoir, et l'on peut remarquer que les nombreuses missives de détresse envoyées par Valéry à cette période ont été conservées :

Ou bien vous êtes morte ; ou bien, malade ; ou bien mes lettres ont été interceptées, ou bien les vôtres, – ou bien enfin, vous ne voulez pas m'écrire, et pas même m'envoyer une feuille blanche qui –
– Vous comprenez que je sursaute aux heures où une lettre peut arriver, quand la porte frémit. Je puis bien vous demander de ne pas me laisser anxieux tant de jours, et malade que je suis. C'est vraiment peu de choses que je vous demande. Si vous voulez me désespérer, désespérez-moi ; mais ce silence est un supplice trop mauvais¹⁹.

Implacable, Catherine Pozzi répond : "Je ne vous écrirai plus ni ne lirai vos lettres jusqu'à Noël"²⁰. Le *Journal* joue alors le rôle d'un soutien et devient l'espace où consigner la rupture du pacte épistolaire : "Il y a une lettre. [...] Que faire ? Je lui ai écrit que je n'ouvriais plus. Et je ne veux pas lire ; lire, c'est être blessée, c'est répondre... J'ouvre, je regarde, *et je ne lis pas*"²¹. La correspondance de Catherine Pozzi et de Paul Valéry est à l'image de leurs relations tourmentées, échanges fébriles interrompus par des plages de silence et ne connaissant que les extrêmes de la communication : l'exaltation de la fusion ou la tension d'une rupture annoncée.

Catherine Pozzi exige de son correspondant, alors écrivain déjà glorieux, un dernier engagement : le respect de la confidentialité et le refus de la divulgation de leurs échanges de son vivant.

Je ne suis pas mécontente d'avoir le lieu de reparler de ces lettres. Leur sort, hélas, sera le volume à 7^{frs.}, avec commentaire d'un Barthou des temps prochains (*most horrible*) – il n'y a pas moyen de l'empêcher ; mais moi vivante, ablatif absolu, n'en exposez pas une ligne. Je vous le demande, mon ami²².

Pour être plus certaine de maîtriser le sort de cette correspondance, Catherine Pozzi n'aura de cesse d'en réclamer la restitution à Valéry qui s'exécute en janvier 1924. Elle conserve chez elle les lettres dans plusieurs boîtes de fer et en décide par voie testamentaire la destruction. Valéry sera avisé en

¹⁸ *Ibid.*, p. 318 (7 février 1924).

¹⁹ Paul Valéry, *La flamme et la cendre*, *op. cit.*, p. 209 (10 novembre 1921).

²⁰ Catherine Pozzi, *ibid.*, p. 228 (24 novembre 1921). On retrouve une situation analogue quelques semaines plus tard : « Pendant ce temps, je ne vous écrirai plus, ni ne vous lirai, ce qui ne sert à rien » (*ibid.*, p. 320).

²¹ Catherine Pozzi, *Journal*, *op. cit.*, p. 232 (26 novembre 1921).

²² Catherine Pozzi, *La flamme et la cendre*, *op. cit.*, p. 330 (25 février 1922).

1935 par le notaire de Catherine Pozzi de cette « destruction par le feu » et confie à Renée Vautier les réactions mêlées et douloureuses qui sont les siennes :

Cet avis sec et définitif m'a serré le cœur brusquement. Cependant, je redoutais l'existence de cette énorme masse de papier. Toute une vie intime, et le drame de ces échanges. Les gens achètent, vendent, publient cela !

J'imagine que c'était là, certainement, *ce que j'ai pu écrire de plus... remarquable*, car pour répondre à cet amour – et puis pour le ressusciter – il n'est pas de débauche d'idées, d'inventions, que je n'aie faite [...]

J'aime mieux tout ceci en fumée, et pourtant. Enfin, ce fut un coup dur que cette lettre²³.

Le cas d'Helen Hessel : un journal sur commande

Si Paul Valéry est, un temps, le lecteur autorisé du journal de Catherine Pozzi, Henri-Pierre Roché est non seulement le lecteur mais aussi l'initiateur du journal de Helen Hessel. On trouve la trace des prémices du projet dans le journal de Henri-Pierre Roché : « Idée d'écrire en roman notre histoire à nous quatre : Hélène, Franz et Bobann et moi en quadruple Tagebuch²⁴. » Le 5 octobre, Henri-Pierre Roché transforme le projet. L'histoire à quatre points de vue devient une histoire à deux points de vue : « nous écrivons ensemble, parallèlement notre histoire à nous deux, sous forme de "Journal" simultané, chacun ignorant ce que l'autre écrit. – Cela ferait donc un amour vu à la fois des deux côtés, ce qui je crois n'a jamais été fait, avec une netteté et une franchise comme nous les aurons²⁵. » Dans son journal rétrospectif, Helen Hessel synthétise en quelque sorte les deux notations, fixant au 25 septembre la proposition de Roché d'une histoire à deux points de vue : « - Pierre : "C'est drôle, on se rappelle des choses tout à fait différentes. Il faudrait écrire un double journal. Ce serait épatant."²⁶ » Qu'Helen privilégie l'idée d'un double journal au détriment du quadruple n'étonne pas lorsqu'on découvre, dans une lettre de décembre 1920 adressée à Henri-Pierre Roché, l'énoncé de certaines de ses réticences :

Si tu veux vraiment que Bobann *écrive* aussi – très bien. C'est toi qui fais le livre. Cela ne me regarde pas. J'aime bien Bobann, toujours, *cela n'a pas changé*. Elle m'énerve quelquefois, si elle m'imité. Et je ne trouve pas *très gentil* qu'elle influence Franz contre moi²⁷.

Pierre-Henri Roché a quitté Hohenschäftlarn le 15 octobre pour regagner Paris. Dès le 18, Helen lui envoie une lettre qui est une chronique journalière, constituée essentiellement de propositions brèves et de phrases nominales, où elle détaille précisément ses faits, gestes et pensées depuis leur séparation. Elle conclut ainsi cette première missive :

Un vent, *une tourmente, un ouragan, des hurlements, des portes battent*. Je suis au lit pour t'écrire.

Dis-moi si cette façon d'écrire irait pour le Journal. Tu comprends ce que ça veut dire ?

Pierre

Hélène²⁸

²³ Paul Valéry, *La flamme et la cendre*, op. cit., p. 661-662 (9 avril 1935).

²⁴ Henri-Pierre Roché, *Carnets*, op. cit., p. 66 (25 septembre 1920). *Tagebuch* : journal intime. Bobann : Johanna Hessel, née en 1884, sœur d'Helen, avec laquelle Franz a une aventure fugace.

²⁵ *Ibid.*, p. 76 (5 octobre 1920).

²⁶ Helen Hessel, *Journal d'Helen*, André Dimanche Éditeur, 1991, p. 323 (25 septembre 1920).

²⁷ *Ibid.*, p. 502 (3 décembre 1920).

²⁸ *Ibid.*, p. 488 (18 octobre 1920).

Conclusion intéressante qui montre Helen expérimentant son écriture journalière par le biais d'une lettre et proposant un moule stylistique qui sera le sien. On note également la présence isolée au milieu d'une ligne du prénom du destinataire de la lettre auquel elle semble donner une fonction quasiment talismanique, procédé qui sera également adopté au cœur de maintes entrées du journal²⁹. Si l'on ne connaît pas la réponse de Henri-Pierre Roché à cette proposition (les lettres de Roché à Helen ont disparu), on peut néanmoins supposer qu'il l'a acceptée. C'est avec enthousiasme que Henri-Pierre Roché accueille le début du journal rédigé par Helen :

Je reçois les cahiers II et III du Journal d'Helen, pour notre livre. – Je commence à en lire la moitié d'un. C'est magnifique – comme du Shakespeare. Elle dit tout ce qui se présente à son souvenir. Elle a une grande force de souvenir, tout en prétendant que seul l'instant présent compte. [...]

Le récit de notre premier sp. par elle me bande – elle dit tout, en clair français, ce que je note dans ce carnet par des abréviations : sp. et p.h. et t.p.h. etc. – Elle décrit « mes enfants » coulant dans sa gorge. – Elle est parfois juste et dure contre moi, et j'aime cela. [...] – Je ferai des commentaires sur son Journal, et elle sur le mien. – Et cela complètera notre livre³⁰.

Cet étrange contrat d'écriture journalière est donc validé. Helen et Pierre ont résolu de ne pas se téléphoner pendant leur séparation et de s'en tenir aux uniques échanges épistolaires. Les lettres d'Helen sont un attentif commentaire de la rédaction du journal, de ses difficultés, et parfois de son découragement :

Peut-être tu as mal choisi ton *partenaire* pour ce livre que j'adore comme idée

Pour moi – mon amour pour toi n'est pas un épisode qui a commencé et qui s'*interrompt* le jour de ton départ.

C'est : *le fil rouge qui court dans la corde*, parcourt la corde de ma vie. Je ne suis pas : *une artiste*

En vérité, *l'art* ne m'intéresse même pas.

Ce qui m'intéresse au fond uniquement c'est la vie qui se forme toujours coulante³¹.

*Terrible Journal ! Je m'y mets avec peur et terreur. Toujours, quand j'arrête ne serait-ce que deux jours, je pense que je ne pourrai jamais m'y remettre*³².

La « splendide ennemie³³ » ira néanmoins jusqu'au bout de sa tâche, s'appropriant avec détermination ce projet commandé : « *Mon Journal devient progressivement une autobiographie. Il s'agit très peu de toi. Tu verras. [...] Je finirai mon Journal à moi, si le bon Dieu me laisse vivre. En vérité je n'ai jamais douté que je le ferais, dès que j'ai commencé*³⁴. »

Pactes d'intimité

Ces deux entreprises d'écritures croisées, où vie et texte se nouent inextricablement, appellent une réflexion sur l'existence même d'un pacte d'intimité qui se marque dans les deux cas par

²⁹ Commentant rétrospectivement l'aventure d'écriture du journal, Helen Hessel dans une lettre datée du 7 juillet 1921 écrit : « Et ce Journal qui était un grand : **P i e r r e, P i e r r e.** » (Helen Hessel, *Journal d'Helen, op. cit.*, p. 554).

³⁰ Henri-Pierre Roché, *Carnets, op. cit.*, p. 100 (8 novembre 1920).

³¹ Helen Hessel, *Journal d'Helen, op. cit.*, p. 533 (20 janvier 1921).

³² *Ibid.*, p. 538 (28 janvier 1921)

³³ Henri-Pierre Roché, *Carnets, op. cit.*, p. 100 (8 novembre 1920).

³⁴ Helen Hessel, *Journal d'Helen, op. cit.*, p. 526 (6 janvier 1921).

l'engendrement d'un espace partagé d'écriture et de lecture sur l'arrière-plan commun, fantasmatique ou réel, d'une grossesse désirée et redoutée. Au début de l'année 1921, Catherine Pozzi croit attendre un enfant de Paul Valéry : « D'abord la question fut posée – me fut posée par lui –, de savoir si j'acceptais, si je ne... Mais cela a été résolu assez vite en moi, bien avant que je ne dise oui. En tout cas, ce n'est pas pour aussi tôt que nous pensions. »³⁵ Quelques semaines plus tard, elle va constater avec un soulagement mêlé de regret qu'elle n'est pas enceinte. Reste néanmoins un enfant métaphorique dont Paul Valéry lui parle dans une lettre :

Vous savez bien que je suis votre maître, que vous m'appartenez, que même si vous faisiez ce que vous pouvez faire de plus fort, pour vous délier de moi, il y aura toujours en vous quelqu'un qui ne sera pas tranquille : un enfant que je vous ai fait, et qui ne cessera de remuer en vous ce qui est en vous de plus – vrai³⁶.

C'est avec lucidité que Valéry trouve la formulation du lien qui les attache et des répercussions de leur rencontre, d'une intimité spirituelle si profonde qu'elle a saisi tout l'être, jusque dans sa chair. Quant à Henri-Pierre Roché et Helen Hessel, les projets de faire un livre commun et d'avoir un fils sont conjoints, et la fécondation « *du fils en imagination*³⁷ » semble le point d'articulation de ces deux projets.

Écrire à deux leur vie : Helen Hessel et Henri-Pierre Roché

Helen Hessel a accueilli avec un enthousiasme certain la commande d'écriture que lui fait Henri-Pierre Roché. Néanmoins l'entreprise n'est pas simple, et le métadiscours critique d'Helen permet de cerner les difficultés de sa tâche ainsi que ses choix et engagements d'écriture. Le métadiscours figure dans deux lieux : d'une part, dans les marges des carnets qu'elle communique régulièrement à Henri-Pierre Roché, d'autre part, dans les lettres qu'elle lui envoie et qui accompagnent la rédaction des carnets. Dans son journal reconstitué, Helen Hessel utilise bien évidemment la première personne du singulier mais elle donne également à son journal une dimension théâtrale, se mettant en scène avec Henri-Pierre Roché ou d'autres personnes de son entourage dans des dialogues animés. Dans la marge de ses carnets figurent des appels à l'aide adressés à Roché, son premier lecteur, des demandes de dates, d'informations ou de commentaires :

24 août 1920 : « *(Ici je ne sais plus rien. Et vous ?)* »³⁸

24 août 1920 : « *Corrigez ! Je ne me rappelle pas exactement*³⁹. »

6 septembre 1920 : « *(Je t'adorais, je crois, sais pas des détails)*⁴⁰. »

7 septembre 1920 : « *Quand ?*⁴¹ »

16 septembre 1920 :

« *(Non Pierre – je ne sais plus rien – ce n'est pas possible – je ne sais vraiment pas – je crois – que j'ai dormi). Tes notices ne me sont d'aucun secours. Je me rappelle quelque chose comme Entrelacés – ta bouche qui me mange – j'ai oublié.*

³⁵ Catherine Pozzi, *Journal, op. cit.*, p. 174 (13 mars 1921).

³⁶ Paul Valéry, *La flamme et la cendre, op. cit.*, p. 226 (24 novembre 1921).

³⁷ Helen Hessel, *Journal d'Helen*, p. 549 (30 juin 1921).

³⁸ *Ibid.*, p. 52.

³⁹ *Ibid.*, p. 54.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 164.

⁴¹ *Ibid.*, p. 166.

Est-ce que c'est la ruine du journal ?
Je pourrais très bien inventer une nuit d'amour serpent ou tout ce que tu veux.
Je ne veux pas à cause du respect pour Dieu – sans ta permission.
Je crois que j'ai tué mon *souvenir* – parce que je n'ai pas voulu souffrir de "moi seule" toutes ces semaines, tous ces mois – en t'aimant comme une folle⁴². »

Le métadiscours marginal montre une diariste soucieuse de respecter l'exactitude de la trame chronologique des événements racontés et l'authenticité des émotions et des faits. Elle dispose pour accomplir sa tâche d'une aide précieuse, les notices d'Henri-Pierre Roché. Evoquant la genèse du journal rétrospectif, Helen Hessel rappelle comment s'est imposée l'idée d'une utilisation de ces fameuses notices : « Pierre et moi parlons de notre journal – trouverons-nous les dates, ce sont plus de soixante jours ? Pierre : "J'ai un petit calendrier avec des notices. J'en ai apporté quelques-unes pour toi." Il les trouve dans la poche de sa veste. Je note ce qu'il lit⁴³. » Au cours de la rédaction de ses carnets, Helen ne cesse ensuite de réclamer à Roché, la suite de ses notices, béquille indispensable à son travail : « Je me suis décidée à écrire le Journal. Des notes exactes pour la suite des événements me manquent. Une chose *que je me rappelle hors* de la suite exacte – me retarde, *me tracasse* – impossible d'en dire l'essentiel, sans vie *organique*⁴⁴ ». Fascinant projet de désirer écrire la vie en train de se vivre, de vouloir raconter une histoire d'amour dont le terme n'est pas encore donné en livrant les points de vue des deux protagonistes, de vouloir non pas débattre en théorie de la vieille dichotomie de l'art et de la vie mais la résoudre en pratique.

C'est à une autre forme de collaboration intellectuelle que vont se livrer Catherine Pozzi et Paul Valéry.

Penser à deux : Catherine Pozzi et Paul Valéry

Si Paul Valéry a accès au journal de Catherine Pozzi, elle est la lectrice privilégiée des *Cahiers*, fruit de la gymnastique intellectuelle à laquelle le poète se consacrait quotidiennement entre la nuit et le lever du jour. Elle va même accepter de classer les innombrables notes valéryennes. De ce travail témoignent les annotations marginales de la main de Catherine Pozzi dans les *Cahiers* de Valéry, la copie dans son propre journal de passages des *Cahiers* de Valéry rigoureusement identifiés comme tels et les lettres où elle livre ses réactions de lecture et ses suggestions de classement⁴⁵. Le 23 octobre 1922, Valéry (qui s'apprête à quitter la Graulet, propriété de la famille Pozzi dans le Périgord, pour regagner Paris) laisse dans un cahier de Catherine Pozzi des instructions qui concernent la disposition de ses propres notes journalières : « Inutile publier l'intégralité des cahiers. Je crois préférable publier à la suite des fragments et pensées ayant trait aux mêmes sujets en les classant et en formant des chapitres [...]»⁴⁶. Si l'on se rappelle que, pour Paul Valéry, « certaines idées sont aussi pudendae que le sexe. Et sans

⁴² *Ibid.*, p. 267.

⁴³ *Ibid.*, p. 420 (10 octobre 1920).

⁴⁴ *Ibid.*, p. 519 (30 décembre 1920).

⁴⁵ Les vingt-deux premières pages du septième cahier du journal pozzien, commencé le 28 août 1921, sont constituées de passages des *Cahiers*, mais la diariste, scrupuleuse, prend soin de préciser : "Ces notes ont été copiées dans les cahiers que j'ai classés cet hiver 1921. Elles ne m'appartiennent pas" (28 août 1921).

⁴⁶ Paul Valéry, *La flamme et la cendre*, op. cit., p. 489.

doute les plus précieuses pour soi⁴⁷ », on devine la signification singulière prise par un espace commun d'écriture et de lecture, véritable pacte d'intimité. Tous deux semblent d'ailleurs donner acte dans les lettres de leur gémellité et communion intellectuelles et spirituelles :

Je vois trop, mon petit, que vous êtes ma seule compagnie intérieure. Ce fut hier un de ces jours sinistres où l'on finit bêtement par pleurer sur soi intérieurement. Pleurer quoi ? Deux choses auxquelles j'ai touché. Possession de mon esprit à un point que peu d'hommes, je crois, ont approché. Et puis, intime profondeur avec une autre vie. L'une et l'autre, les plus rares choses du monde. L'une *avec* l'autre. La chose introuvable. Mais rien d'humain ne va si loin, si profond⁴⁸.

Vous comprenez, cher cher cœur de l'esprit. Vous venez de partir, je remonte, je suis si bien vivant avec vous, vous êtes si tendrement intime à moi⁴⁹.

L'adjectif « intime » est chez l'un et l'autre utilisé de façon particulière : les choix que font Valéry du complément prépositionnel étrangement abstrait « avec une autre vie » et Catherine Pozzi de l'inattendue préposition « à » attirent l'attention du lecteur. L'intimité avec soi et avec l'autre passe aussi par cette façon de tordre la langue de manière à inscrire, au sein du langage commun et stéréotypé, le désir d'un langage privé. La marque d'un idiolecte qui soit également l'attestation épistolaire de leur extraordinaire gémellité intellectuelle se manifeste dans l'inventivité dont Catherine Pozzi témoigne dans les exordes et les conclusions de ses lettres et dans le choix des appellatifs désignant Valéry : « Chère tête annexe », « Chère tête à moi », « mon partageux », « Part de moi », « Premier moi de moi », « mon vrai cerveau de partage⁵⁰ »... Comment ne pas citer cette conclusion de lettre si révélatrice du pacte d'intimité qui régit leurs écritures partagées : « Je vous embrasse, mon traité secret⁵¹. » ?

Pactes d'intimité : écueils, illusions, ruptures

Le projet d'Helen Hessel et Henri-Pierre Roché – la construction d'un livre qui résulterait de l'articulation de leurs deux journaux – n'aboutira que très partiellement : l'élaboration d'une œuvre polyphonique ne verra donc pas vraiment le jour⁵². En outre, Henri-Pierre Roché mesure avec lucidité

⁴⁷ Paul Valéry, *Cahiers I*, p. 130.

⁴⁸ Paul Valéry, *La flamme et la cendre*, *op. cit.*, p. 335 (4 mars 1922). C'est nous qui soulignons.

⁴⁹ Catherine Pozzi, *ibid.*, p. 455 (2- juin 1922).

⁵⁰ *Ibid.*, p. 380, 381, 396, 493, 495, 400...

⁵¹ *Ibid.*, p. 398 (15 mai 1922).

⁵² Voir les pages consacrées au « Diary » par Xavier Rockenstrocly dans sa thèse consultable : <http://xavier.rockenstrocly.free.fr/theseweb/1-julesjim.htm>. « Le problème pour Roché est de pouvoir mettre face au journal d'Helen un texte d'une intensité et d'une longueur égales. Imprimés, pour la même période, du 27 juillet au 15 octobre 1920, le *Journal* de Roché comporte 68 pages, celui d'Helen 470. Roché a donc un travail de réécriture à fournir. Ce qui devait être un collage de journaux devient une entreprise plus complexe, qui le tétanise d'abord : il redoute l'aventure, la reporte au lendemain, pense fréquemment à ce livre dont la forme se complique. Le 5 décembre 1920, Roché indique qu'il a commencé le livre et particulièrement ceci : « J'écris le récit de Luk à Paris en 1913 – qui est le début de notre Livre. » Indication étonnante aussi car elle traduit un nouveau glissement dans le projet. Helen ne fait pas débiter son *Journal* avant-guerre. [...] Tout en travaillant au *Livre* – c'est ainsi qu'il appelle l'ensemble que doit constituer le *Journal* d'Helen et sa partie, intitulée le *Diary* – il se demande aussi s'il n'y introduirait pas des fragments de *Pariser Romanze*, le livre qu'Hessel a consacré à son premier séjour à Paris. [...] L'idée de Roché d'utiliser des pages de *Pariser Romanze* permet de pallier l'absence de Frank dans le projet du livre. Mais elle renforce bien évidemment l'aspect fictionnel de celui-ci [...] La méthode de travail employée par Roché est très simple. Il a repris ses carnets [...] Il a sélectionné tout ce qui intéressait leur histoire, supprimant tout ce qui n'est pas directement en rapport avec elle, comme ses activités

les conséquences d'un tel pacte d'intimité, l'utopie destructrice d'une abolition des opacités individuelles et d'une volonté de transparence complète. « La réécriture et la relecture de son Journal et de celui d'Helen font que pour Roché le passé fait constamment irruption dans le présent, que chaque doute et chaque blessure réelle ou imaginaire sont revécus plusieurs fois et s'en trouvent monstrueusement agrandis. Roché se montre conscient de cette nouvelle opposition vie/écriture : "Ainsi donc H. travaille à son Journal. C'est là notre Fils, ce qui restera de notre amour. C'est le souci de ce fils-là qui a un peu tué l'autre : au moins pour moi" (Journal 1922 : le 31 mars)⁵³».

L'exaltante aventure spirituelle de Paul Valéry et de Catherine Pozzi se heurte également à bien des obstacles. Valéry, le premier, est conscient de l'échec à venir. « On ne pensera plus à deux. Tout s'y refuse et le monde ne veut pas de ce qu'il n'avait jamais vu. Ni vous, ne voulez pas⁵⁴. » De la communion intellectuelle au sentiment de spoliation et de dépossession, la frontière est étroite et Catherine Pozzi, à tort ou à raison, la franchit dès l'automne 1922. Le doute naît dans l'esprit de la jeune femme alors que le poète séjourne à Vence et travaille à l'étude philosophique "Au sujet d'*Eurêka*" :

[...] aujourd'hui, je traverse sa chambre. Il y a des pages sur la table : je les prends, devant lui, je les lis. C'est la première fois qu'il fait un mouvement pour m'enlever des mains ce à quoi il travaille. Et ce mouvement m'a plus instruite que les idées reproduites de *mes* pages...

Il ne me reste rien. O, mon esprit, vous êtes donc cette chose...

Quand il a lu le *De Libertate*, le manuscrit de 1915 – de cinq années avant que je ne sache qu'il y avait un P.V. –, il ne m'a même pas dit que cela valait quelque chose. Mais cependant, il le recevait, ce quelque chose, y pensait, le laissait devenir et c'est assez bon pour être son meilleur⁵⁵.

Pendant plus de cinq années encore, la relation entre Valéry et Catherine Pozzi se poursuit, alternant moments d'intense communion et phases de rupture jusqu'en janvier 1928, date de la « brusque éviction⁵⁶ » de Paul Valéry. Suspendre le dialogue épistolaire ne suffit pas. Le *Journal* d'après janvier 1928 est plus que jamais pour la diariste un espace où elle s'assure de la rupture radicale du pacte épistolaire : elle y mentionne les quelques lettres reçues de Valéry, ultimes signes postaux de l'amant, précise qu'elle les réexpédie ou les lit ; mais lorsqu'elle les lit, elle n'y répond pas se donnant ainsi la preuve que sa volonté l'a emporté sur la passion : "Le Fou a écrit. C'était jeudi soir dernier, sa lettre : il y a huit jours. Il avait acheté d'autre papier et changé son écriture pour que je l'ouvre. J'ai reconnu, j'ai débattu si je l'ouvrais. J'ai bien fait de l'ouvrir, car je puis garder en ceci témoignage que je suis devenue libre par ma volonté"⁵⁷.

professionnelles, ses expériences amoureuses, ses voyages... La sélection faite, il procède [...] par le développement de ce qui est noté dans son *Journal* et par ajout de menus épisodes qu'il n'avait pas jugé bon de consigner et de divers commentaires. [...] Roche interrompt du *Diary* à la date du 3 septembre 1920. » (Il s'agit bien sûr de la dernière date inscrite dans la diégèse et non de la date finale de la narration.)

⁵³ Catherine du Toit, *Henri-Pierre Roché, À la recherche de l'unité perdue*, Doctor Litterarum et Philosophiae in Frans, Universiteit van Pretoria, octobre 2005, p. 203.

⁵⁴ Paul Valéry, *La flamme et la cendre*, op. cit., p. 298 (1^{er} février 1922).

⁵⁵ Catherine Pozzi, *Journal*, op. cit., p. 249 (20 octobre 1922).

⁵⁶ Paul Valéry, *La flamme et la cendre*, op. cit., p. 625 (15 mars 1928).

⁵⁷ Catherine Pozzi, *Journal*, op. cit., p. 449 (22 mars 1928).

Ruptures du pacte épistolaire, du dialogue tissé à travers les lignes des cahiers intimes, d'une liaison inouïe d'amour et de violence : peut-être doit-on voir là suggérée la part d'aporie inhérente à l'idée d'un pacte d'intimité si l'on s'accorde pour penser avec Vincent Kaufmann que seule une parole affranchie de tout engagement à l'égard d'autrui peut véritablement être intime. Sans doute n'est-il d'intimité écrite viable que dans « une situation de *déliasion* comme si la parole s'y affranchissait de toute obligation par rapport à autrui⁵⁸. »

⁵⁸ Vincent Kaufmann, *Critique*, p. 885.